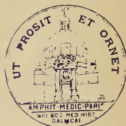

UT PROSIT ET ORNET
AMPHIT·MEDIC·PARIS
SIG SOC MED HIST
GALLICAE



Dr Paul RICHER

CHALON-SUR-SAONE — IMP E. BERTRAND







MÉDECINS MÉDAILLEURS

LE DOCTEUR PAUL RICHER
ET SES PRÉCURSEURS

I

LE Dr PAUL RICHER

De tout temps, nombreux ont été les médecins amateurs d'art éclairés ou collectionneurs érudits ; nombreux ont été les médecins s'adonnant à la science numismatique ; nombreux ont été les médecins amis des Lettres, cherchant à suivre les traces de Rabelais et de Gui Patin. Dans tout groupement artistique ou littéraire, on est sûr de rencontrer des disciples d'Esculape. Apollon n'est-il pas à la fois le dieu des Beaux-Arts et celui de la Médecine ?

Plus rares ont été les médecins qui, sans s'évader de leur profession, ont su devenir de véritables artistes, des créateurs d'œuvres susceptibles de s'imposer à l'attention ou à l'admiration des foules,

1. Voir : *Études historiques et critiques sur les médecins numismatistes, contenant leur biographie et l'analyse de leurs écrits*, par le Dr Léop.-Jos. Renauldin. Paris, J. B. Baillière, 1851.

comme Claude Perrault, le célèbre architecte de la colonnade du Louvre. Il ne saurait être question ici des personnes qui se découvrent inopinément des aptitudes pour faire jaillir une statue d'un bloc de terre glaise ou pour extraire d'une palette et fixer sur de la toile les éléments colorés d'un soi-disant chef-d'œuvre, — et cela, sans préparation, sans apprentissage, par un fait tout simple de génération spontanée. — Ceux-là sont des présomptueux ou des naïfs.

Mais, à côté d'eux, il existe certainement des hommes doués d'un tempérament spécial et de dons naturels qui se développent avec aisance, presque sans maître, par l'étude attentive de la nature. Des hommes de ce genre, il s'en trouve dans tous les milieux, et il serait puéril de prétendre que le milieu médical est plus favorisé que les autres à cet égard. Mais on peut affirmer, sans trop de témérité, que les médecins artistes ont été plus nombreux qu'on ne croit ; seulement, pour la plupart, ils n'ont pas cherché à se faire connaître ; et si souvent ils n'ont pas voulu se trop produire sous ce jour particulier, c'est par un sentiment raisonné de réserve voulue, dans la crainte de nuire à leur situation professionnelle et pour éviter de rencontrer sur leur chemin le dédain de la critique ou la raillerie des confrères.

Qui donc, dans le public, se doutait que sous le grand savant que que fut Charcot se cachait un véritable artiste ? Ceux-là seulement qui vivaient dans son entourage ont eu la possibilité d'apprécier, dans toute son ampleur et sous ses divers aspects, le talent original qui inspirait son crayon ou son pinceau. Les documents graphiques et les détails intimes publiés, à ce sujet, par le Dr Henry Meige ont été pour beaucoup une révélation [1]. On raconte qu'au moment de choisir une carrière, Charcot hésita entre la peinture et la médecine. Personne ne peut avoir la pensée de regretter la détermination qu'il prit après mûre réflexion. Mais, maintenant que l'on possède des éléments d'appréciation sur ses aptitudes variées, on est autorisé à déclarer que, s'il avait choisi la peinture, il serait devenu, grâce à son tempérament et aux tendances de son esprit, un maître aussi incontesté qu'il l'a été en neurologie.

1. *Charcot artiste*, par le Dr Henry Meige, étude publiée dans la *Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, t. XI, n° 6, novembre-décembre 1898.

D'ailleurs, l'Art et la Science ne sont pas incompatibles, leur union au contraire, ne peut manquer d'être fructueuse, quand ils savent s'entr'aider, se prêter un mutuel appui et arriver à faire corps ensemble. Charcot eut l'heureuse idée de mettre ses dons naturels au service de ses recherches médicales, et l'œuvre iconographique, qu'il a créée lui-même ou confiée à ses collaborateurs, est considérable. Il ne dessinait pas seulement pour se distraire ; c'était aussi pour lui un moyen favori de traduire ou de compléter sa pensée, et son enseignement lui fournissait chaque jour l'occasion d'illustrer ses démonstrations sur le tableau noir avec des craies de couleur. Pour les notions anatomiques qui exigeaient une précision particulière, il ne dédaignait pas d'utiliser les aptitudes de ses élèves en leur faisant préparer des planches murales. C'est ainsi qu'il fut amené à découvrir le talent encore en herbe de Paul Richer et à encourager chez lui une vocation artistique déjà affirmée qui ne demandait qu'à se développer et qui a acquis depuis une originalité toute spéciale dont on ne trouve pas d'autre exemple dans l'histoire de l'Art.

« Ayant remarqué, — dit M. Henry Meige[1], — que l'un de ses » élèves possédait un tempérament artistique plein de promesses, » allié à de rares qualités de travail et de méthode, il employa sou- » vent son concours. Paul Richer mit ainsi son talent au service de » la neuropathologie. Par son crayon, par sa plume, par son burin, il » se fit l'illustrateur de la grande Névrose, le dessinateur de toutes » les difformités corporelles d'origine névropathique. Pour mieux » faire saisir les anomalies du corps humain, il entreprit, — tâche » considérable, — de décrire et de représenter l'anatomie des formes » extérieures de l'homme sain. Mais Richer est aussi sculpteur : et » voilà que, pétris de sa main, des masques, des statuettes, repro- » duisant d'après nature les malformations de la pathologie, sont » venus opposer leurs véridiques horreurs à ce canon de la Beauté » humaine dont l'Art et la Science étaient déjà dotés. »

La personnalité du D[r] Paul Richer est maintenant bien connue, sa réputation bien assise; mais il n'est pas indifférent de rappeler

1. *Loc. cit.*

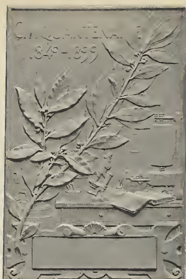
brièvement les étapes qu'il a parcourues avant d'arriver à la situation considérable qu'il s'est créée par son travail et son talent dans le monde scientifique et artistique.

Né à Chartres en 1849, il est reçu interne des hôpitaux de Paris en 1874 et docteur en médecine en 1879. Chef de laboratoire de la Clinique des maladies du système nerveux depuis sa fondation en 1882 jusqu'en 1895, lauréat de la Faculté de Médecine en 1879, de l'Académie de Médecine en 1883, de l'Institut de France en 1881, 1891 et 1894, il est élu membre de la Société de biologie en 1893 et de l'Académie de Médecine en 1898. Il est également membre de plusieurs autres sociétés savantes françaises et étrangères ; il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1900. En 1903, en pleine possession de son expérience laborieusement acquise, il est nommé professeur d'anatomie artistique à l'École nationale des Beaux-Arts, et personne évidemment n'était mieux qualifié que lui pour occuper cette chaire et succéder à Mathias Duval. Ses collègues, les professeurs de sciences à cette école, sont les premiers à le reconnaître, puisqu'ils l'ont, en mars 1905, par un vote presque unanime, désigné comme délégué au Conseil supérieur de l'enseignement des Beaux-Arts. Enfin, l'Académie des Beaux-Arts, accordant à son talent la consécration officielle, vient de l'admettre dans son sein et de l'asseoir au fauteuil de membre libre laissé vacant par la mort du baron Alph. de Rothschild (juillet 1905).

Il faudrait des pages entières pour énumérer et analyser même succinctement les travaux de Paul Richer. Un bref aperçu suffira cependant pour en faire apprécier toute l'importance. Élève de Charcot, il est d'abord attiré par l'Hystérie et l'Hypnotisme et il résume tout ce qu'il a observé sur ce sujet dans les *Études cliniques sur l'Hystéro-épilepsie ou grande Hystérie*, dont la deuxième édition forme un gros volume contenant 197 figures dans le texte et 10 gravures à l'eau-forte, toutes dessinées par l'auteur lui-même. Abordant ensuite la critique scientifique des œuvres d'art, en collaboration avec Charcot, il constitue un étonnant dossier de figurations inspirées par la pathologie aux artistes du passé : *les Démoniaques*, *les Difformes*,



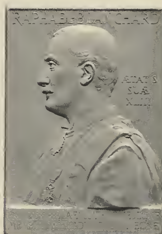
1



2



3



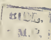
4



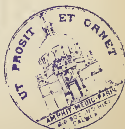
5



6



Œuvres du Dr Paul Richer



les Aveugles, etc., qu'il condense ultérieurement en un beau livre, *l'Art et la Médecine* (1902), placé « en pieux ex-voto et reconnaissant » hommage sous les auspices du dieu protecteur des Muses et de la » Médecine. » C'est là qu'il montre comment les Maîtres ont su allier au culte du Beau la recherche scrupuleuse du Vrai ; il les suit dans leurs conceptions et interprète celles de leurs œuvres, où, cessant de copier des types de beauté parfaite, ils représentent des infirmes, des difformes et des malades sans dissimuler aucune des erreurs ou des déviations de la nature. Pour cela faire, il scrute d'un œil averti les musées d'Europe, les églises, les palais, les hôpitaux, les collections privées. Rien ne lui échappe : la numismatique elle-même lui fournit des documents ; il analyse minutieusement une médaille de Francesco Laurana (1461) et dans les traits du personnage représenté, le nain Triboulet[1], bouffon du roi de Sicile, René d'Anjou, il retrouve tous les signes qui caractérisent les microcéphales ; aussi fait-il entrer dans le Musée pathologique qu'il édifie l'image — fidèlement copiée par Fr. Laurana, — de ce pauvre déshérité de la nature[2].

Poursuivant sa tâche, élargissant son cercle, à mesure qu'augmente son expérience acquise par la contemplation et l'étude des Maîtres anciens, Paul Richer veut devenir un guide pour les artistes, ses contemporains, et il écrit — et dessine à la fois — un volume

1. Il ne faut pas confondre ce Triboulet avec celui qui se rendit célèbre à la cour de François I[er]. Le bouffon de René d'Anjou était un nain difforme qui, contrairement à la plupart de ses pareils, avait une tête tellement petite que la barette lui servant de coiffure n'était pas plus volumineuse qu'une grosse orange. Fr. Laurana l'a représenté de profil, avec des traits grossiers, un nez proéminent, de larges oreilles, un front fuyant et un crâne tout petit, faisant contraste avec une face développée dont les dimensions paraissent encore augmentées par une forte barbe en pointe. Cette médaille a été mentionnée et reproduite dans les *Médailleurs de la Renaissance*, par M. Aloïs Heiss, qui la décrit ainsi : ME·REGIS·INSONTEM·CVRA·ET·IMAGINE·LVDIT. Buste à droite d'un fou, tenant une marotte des deux mains et coiffé d'un petit bonnet plat. *Revers* —ET·ME·PRELVOIIS·REGVM·TEGIT·REGIA·VESTIS. Un lion assis à gauche; au-dessus, en trois lignes: M | CCCC | LXI·—. A l'exergue, en trois lignes : FRANCISCVS | LAVRANA | FECIT· | — Bronze, Diam., 79 mm. Cabinet de France. La légende du revers fait suite à celle de l'avers, et M. Aloïs Heiss, à défaut d'explication meilleure, en donne la traduction suivante: « Par son usage et son image la livrée royale » est une ironie pour moi, fou du roi; cependant elle me protège contre les menaces des » rois. » Ce langage n'est évidemment pas celui d'un fou, mais celui d'un sage.

2. *L'Art et la Médecine*, p. 201 et 202, fig. 132.

d'anatomie artistique, *Description des formes extérieurs du corps humain au repos et dans les principaux mouvements*, qui renferme plus de 300 figures dessinées par lui-même. Ce livre n'est pas un simple résumé d'anatomie descriptive ; c'est un brillant traité d'anatomie appliquée aux arts plastiques, où, jusque dans ses moindres détails, est établie la relation entre les parties profondes et les formes extérieures, entre les notions anatomiques et le nu vivant. Les dessins des muscles et des os ont été exécutés, non pas d'après le cadavre, mais d'après le modèle vivant en tenant compte de toutes les indications précises de la foime extérieure. Car l'étude de la forme doit être la synthèse vivante de l'anatomie du mort.

C'est dans ce livre paru en 1890 et dans la *Physiologie artistique de l'homme en mouvement*, publiée en 1895, avec 123 figures dessinées par lui-même, que Paul Richer a jeté les premières bases des doctrines qu'il professe maintenant à l'École des Beaux-Arts, où il s'applique — à la grande satisfaction de son auditoire parfois étonné, mais toujours captivé par cet enseignement nouveau — à exposer la science du mouvement si longtemps méconnue et à dévoiler les grandes lois qui président aux modifications toujours harmonieuses du nu vivant suivant les divers états physiologiques des muscles agissant sur le squelette. « Car la science ne saurait » détourner de l'art : l'un et l'autre ne sont que les deux faces d'un » même problème et comme une manifestation d'un même principe : » le vrai[1]. »

Mais l'homme n'a pas encore donné toute sa mesure; il n'a pas encore accompli toute sa tâche. Observateur, écrivain, dessinateur, puis professeur, ce n'est pas assez. Il tient à fournir lui-même l'exemple et la démonstration matérielle de ses doctrines en se faisant ouvrier, en prenant en main l'ébauchoir du sculpteur. Le médecin, sans cesser d'être médecin, devient un artiste créateur, et c'est une particularité bien remarquable de son œuvre que cette unité soutenue, cette complète, intime et permanente union de la médecine et de l'art. Au Salon de 1888, il envoie un *Moissonneur*, statue grandeur

1. Leçon d'ouverture du cours d'anatomie à l'École des Beaux-Arts, 25 novembre 1903.

nature; au Salon de 1890, *Le premier artiste,* statue de bronze[1], véritable reconstitution d'un type préhistorique de l'époque de la pierre taillée d'après les données archéologiques et anthropologiques les plus précises; au Salon de 1900, *un Bûcheron au repos*, qui obtient une médaille et a les honneurs de la reproduction en grès cérame par la Manufacture de Sèvres. En 1893, il fait éditer, en même temps que le *Canon des proportions du corps humain*, une statuette en plâtre reproduisant les proportions moyennes du corps humain. Puis ce sont de nombreuses statuettes qu'on peut classer en trois séries : la série des paysans et ouvriers (une dizaine) qui est une suite d'études de morphologie professionnelle, où le mouvement juste et coordonné s'adapte au geste du moment; la série des athlètes (une douzaine), études physiologiques également, qui représentent la Lutte, la Boxe, l'Escrime, la Course et les jeux de sport; enfin la série pathologique sous le titre de *Collection des plâtres de la nouvelle iconographie de la Salpêtrière*, comprenant une statuette de femme atteinte de paralysie agitante (maladie de Parkinson), des bustes d'après nature de malades atteints d'affections nerveuses diverses, etc., etc.

En 1903, c'est une œuvre maîtresse, manifestation vigoureuse d'un talent épanoui, s'affirmant au grand jour et s'imposant à l'admiration non plus seulement d'un public restreint et initié, mais de la foule : c'est le monument élevé à la mémoire de Pasteur, sur la place Saint-Michel, à Chartres, en souvenir des mémorables expériences de vaccination charbonneuse qui eurent lieu dans le pays même, à Saint-Germain-La-Gâtine. Ce monument est constitué par un buste nu de Pasteur, en marbre, placé au-dessus d'un encadrement architectural qui contient un grand bas-relief de bronze reproduisant une des expériences décisives: au milieu d'un paysage exact, le Dr Roux se prépare à inoculer à un mouton vacciné le sang d'un mouton mort dont M. Chamberland fait l'autopsie, en présence d'un vétérinaire (M. Boutet), d'un agriculteur et d'un médecin (les frères Mau-

1. Cette statue a été acquise par l'État et offerte au Muséum pour la décoration des nouvelles galeries anthropologiques.

noury), personnages historiques et, en même temps, figures allégoriques symbolisant l'art vétérinaire, l'art médical et l'agriculture qui ont tant profité des découvertes pasteuriennes[1]. Étant né à Chartres, c'est à sa triple qualité de Beauceron, de médecin et d'artiste que Paul Richer dut la satisfaction d'être choisi pour exécuter le monument; à tous égards, aucun choix ne pouvait être plus justifié comme intention et plus heureux comme résultat.

Enfin, et pour donner la dernière touche au portrait qui vient d'être esquissé, il reste à envisager Paul Richer graveur en médailles. Son œuvre, en cet art charmant dont la renaissance récente est bien française, va être décrite et figurée; elle parlera pour lui. Elle n'est pas encore bien considérable, mais elle est loin d'être indifférente et elle est la preuve d'un talent original qui peut être mis en parallèle avec celui de certains maîtres de la Glyptique moderne, et non des moindres.

Avant de clore ces notes biographiques, il importe de noter un détail qui a sa valeur. Si Paul Richer a eu des maîtres en médecine, il n'est, comme artiste, l'élève de personne. Si Charcot a pu le pousser dans une voie où il s'était déjà engagé, c'est lui-même qui s'est développé et formé. Grâce à ses dispositions naturelles, à son goût, à son don d'observation et de compréhension, à sa connaissance approfondie de l'anatomie et de la physiologie, à sa volonté persévérante, il a maintenant derrière lui un bagage que beaucoup d'artistes de profession peuvent lui envier à bon droit. C'est un fait aussi peu banal que l'unité soutenue et cohérente de son œuvre évoluant sur les frontières communes de l'Art et de la Science.

1. Voir dans *La Chronique médicale*, du Dr Cabanès, année 1903, p. 393, les détails donnés par Paul Richer sur la genèse et la description du monument Pasteur à Chartres (avec une reproduction).

II

DESCRIPTION ET HISTOIRE DES MÉDAILLES DU Dr PAUL RICHER

1° **Cinquantenaire de la Société de Biologie** (1899). — Le Biologiste, figuré par un homme debout, de profil à droite, drapé à l'antique, soutenant son menton de la main droite et tenant une tablette de la main gauche, contemple la Vie personnifiée par une femme s'éveillant en écartant des voiles qui ne la couvrent plus qu'à demi et couchée sur un tertre dont le flanc taillé à pic laisse voir les différentes assises des temps géologiques où sont figurés, à titre de vestiges de la vie disparue, quelques spécimens de fossiles caractérisant les âges du globe terrestre depuis l'apparition des êtres animés à sa surface (périodes primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire). Dans le haut du champ se déroule un paysage où se révèlent les divers habitats des êtres vivants, la forêt, la plaine, les hauts plateaux, la montagne, la mer; à l'horizon, le Soleil, grand dispensateur de la Vie. En bas, à droite, en creux: PAUL RICHER, nom de l'auteur. Sur la plinthe de la plaquette, l'inscription en relief, en une ligne: SOCIÉTÉ · DE · BIOLOGIE.

Revers. — En bas, un cartouche destiné à l'inscription d'un nom. Au-dessus, sur une table sont disposés des appareils et instruments de recherches biologiques, et, grand ouvert, un cahier d'observations devant un encrier et une plume. Une branche de laurier traverse tout le champ de bas en haut et de gauche à droite. En haut, à gauche, en relief, le mot : CINQUANTENAIRE, dont les deux dernières lettres sont à moitié cachées par une feuille de laurier, et en dessous: 1849-1879. — Plaquette rectangulaire. Hauteur : 72 mm. Largeur: 49 mm.

Le Biologiste représenté sur cette médaille, avant de se camper en observation devant le mystère de la Vie, a commencé par s'ériger en statuette finement sculptée pour servir ensuite de modèle à l'artiste consciencieux qui a pu ainsi choisir l'attitude définitive à lui donner

dans la composition. Tous les détails accessoires du sujet ont d'ailleurs été traités avec une exactitude et une précision extrêmes, même ceux qui ne sont visibles qu'à la loupe. C'est ainsi qu'on découvre, dans la couche striée de houille figurant la période primaire, un nautile, un trilobite et deux poissons cuirassés ; dans la couche secondaire, des coraux, une tête de tricératops, une ammonite, un ichtyosaure ; dans la couche tertiaire, une tête et des côtes de mastodonte ; enfin dans la couche quaternaire, des vestiges d'ours des cavernes, d'anthropomorphe et un crâne humain.

Le revers est, pour ainsi dire, la photographie d'un coin du laboratoire du Dr Malassez. On y voit, de droite à gauche, un cylindre noir enregistreur avec régulateur Foucault, une pile au bichromate, un microscope, des tubes à culture, et enfin une étuve d'Arsonval à moitié cachée par le cartouche et la branche de laurier. Cette branche de laurier elle-même n'est pas seulement un ornement symbolique : ses détails, nullement conventionnels, sont modelés d'après nature.

La Société de Biologie a été fondée en mai 1848 à l'instigation de deux chirurgiens, Follin et Houel, et d'un médecin naturaliste, Charles Robin. Son premier président fut Rayer, qui eut pour successeurs Claude Bernard, Paul Bert, Brown-Séquard, Chauveau, Bouchard et Marey.

Elle comprend 40 membres titulaires, 20 associés et 80 correspondants, tous soumis à l'élection, et tient ses séances hebdomadaires à l'École pratique de la Faculté de médecine. Son but est de permettre aux médecins, chirurgiens, physiologistes, naturalistes, physiciens et chimistes de s'éclairer mutuellement sur les phénomènes de la vie pour arriver à la connaissance la plus compréhensive de toutes les propriétés ou manières d'être des corps organisés à l'état normal ou pathologique.

La Société de Biologie n'ayant rien publié de ses travaux pendant la première année de son existence 1848, et le premier volume de ses comptes rendus portant le millésime de 1849, il fut décidé que son cinquantenaire ne serait célébré qu'en 1899. Il y eut, à cette occa-

sion, une séance extraordinaire tenue le 27 décembre 1899, à la Sorbonne, dans l'amphithéâtre Richelieu, sous la présidence du ministre de l'instruction publique, M. Leygues. Mais la médaille commémorant ce cinquantenaire n'a été faite et frappée qu'en 1901. C'est dans la séance du 14 décembre de cette année qu'elle a été distribuée aux membres souscripteurs. Au nom de la Commission, M. Malassez en remit successivement un exemplaire, avec dédicace spéciale, au Président, M. Bouchard, à M. Chauveau, ancien président, à M. Gley, secrétaire général et enfin au membre de la Société qui en avait conçu et exécuté le modèle, Paul Richer. Dans son discours[1], M. Malassez, s'adressant à l'auteur, a fait de cet œuvre d'art un commentaire qui mérite d'être cité :

« Cette médaille que vous avez bien voulu composer pour notre » cinquantenaire, nous l'admirons tous et elle a toute l'approbation » d'un de nos plus grands artistes en cet art précieux et difficile. » Tout à la fois homme de science et artiste, l'art resplendit dans vos » œuvres de science, comme la science éclaire vos œuvres d'art, et, » dans toutes, guide votre scrupuleuse conscience : ce biologiste » pensif, vous avez commencé par en faire une statuette admirable- » ment fouillée ; ces fossiles dont nous apercevons la silhouette, vous » les avez copiés au Muséum et les avez soigneusement rangés dans » leur ordre chronologique; cette table de travail, ces instruments, » vous les avez pris dans un de nos laboratoires. Et comme tout cela » parle le langage éternel de l'art ! Les cinquantenaires scientifiques » se succéderont, les découvertes s'accumuleront, la pensée humaine » s'agrandira et s'élèvera ; mais, devant l'Infini de l'Inconnu, l'homme » de science sera toujours là, comme dans votre médaille, pensif, » cherchant à soulever le voile du mystère, dans le demi-jour d'un » soleil qui ne finit jamais de se lever. Et cependant, c'est dans ce » labeur incessant, perpétuel qu'est le progrès, qu'est le succès, qu'est » la joie ! Votre branche de laurier, hardiment jetée au revers de la » médaille nous l'indique. Vous êtes vraiment digne de vous asseoir » à côté de nos grands artistes. »

1. *Comptes rendus hebdomadaires des séances et mémoires de la Société de Biologie*, 1901, 53e volume (Masson, éditeur).

Dans sa réponse, Paul Richer exprima les sentiments dictés par les circonstances : il fut naturellement modeste, se montra spirituel et ne cacha pas le plaisir que lui causaient les compliments adressés à son talent :

«... Vous vous êtes bien certainement souvenu que nous sommes » tous, en général, très-sensibles aux félicitations, qui nous arrivent » au sujet d'une œuvre étrangère à notre profession, qui se trouve » en dehors, à côté de nos occupations habituelles. Vous en con- » naissez des exemples célèbres. Est-il nécessaire de les rappeler ? » Un grand peintre, Ingres, je crois, si j'ai bonne mémoire, n'était » jamais si glorieux que lorsqu'on le félicitait sur son talent de violo- » niste. L'on dit aussi que Lamartine avait quelque prétention aux » connaissances médicales. C'est lui qui définissait l'orgeolet: une » larme cristallisée au bord de la paupière. Je n'ai point certes la » prétention de me comparer à ces grands hommes, mais dans ma » modeste sphère, *mutatis mutandis*, je partage l'erreur commune, » et me voilà bien contraint d'avouer que vous avez touché l'endroit » sensible... »

2° **Le Professeur R. Blanchard** (1900). — En haut du champ, en relief: RAPHAEL·BLANCHARD, en une ligne; à gauche: ÆTATIS | SUÆ | XLIII, en trois lignes. Buste, de profil, à gauche, tête nue, en costume de professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Paris; une croix de commandeur au cou, la croix de chevalier de la Légion d'honneur sur la poitrine. En bas du champ, à gauche, verticalement, en creux : PAUL RICHER, nom de l'auteur. Sur la plinthe de la plaquette. l'inscription en creux : PROFESSEUR·A·LA·FACULTE·DE·MEDECINE | MEMBRE·DE·L'ACADEMIE·DE·MEDECINE, en deux lignes.

Revers. — Sur champ uni, en haut, l'inscription en relief, en douze lignes. ·LA·SOCIÉTÉ·ZOOLOGIQUE· | ·DE·FRANCE· | ·AU·PROFESSEUR· | ·RAPHAEL·BLANCHARD· | ·SECRETAIRE·GENERAL· | ·PENDANT·VINGT·DEUX·ANS· | ·1879-1900· | ·EN·TÉMOIGNAGE· | ·DE·RECONNAISSANCE· | — | ·FONDATION·DES· | ·CONGRÈS·INTERNATIONAUX· | ·DE·ZOOLOGIE· | —. Au-dessous, dans le bas du champ, le plateau d'une table supportant une pile de livres, un microscope, deux bocaux de collec-

tions, une plume dans une écritoire et un cahier d'observations grand ouvert ; en travers du tout, une branche de laurier. — Plaquette rectangulaire. Hauteur : 60 mm. Largeur : 43 mm.

Le Dr Raphaël Blanchard est né le 28 février 1857 à Saint-Christophe (Indre-et-Loire). C'est un arrière-petit-neveu du célèbre aéronaute François Blanchard et le fils d'un poète dramatique qui, mort jeune, fut peu connu. Venu à Paris dès 1874 pour faire ses études médicales, il va en 1877 étudier l'embryologie à Vienne et Leipzig et l'anatomie comparée à Bonn. Revenu en France, il devient le préparateur de Paul Bert à la Faculté des Sciences, se fait recevoir docteur en médecine en 1880, concourt pour l'agrégation à la Faculté de Médecine en 1883 et obtient à 26 ans la place laissée vacante par M. de Lanessan. Élu membre de la Société de Biologie en 1884, membre de l'Académie de Médecine en 1894, nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1895, il est, depuis le 25 juillet 1897, professeur d'Histoire naturelle Médicale à la Faculté de Médecine. Il est également professeur à l'Institut de Médecine coloniale, dont la création est, en grande partie, son œuvre (1902). On lui doit aussi la fondation, en janvier 1902, de la Société française d'Histoire de la médecine, dont il a été le premier président triennal.

R. Blanchard était tout jeune étudiant quand il contribua, en juin 1876, à la fondation de la Société Zoologique de France, dont il fut nommé secrétaire en 1878 et dont il a été le secrétaire général pendant 22 ans, de 1879 à 1900. Cette société a pour but de propager le goût des études zoologiques, de concourir par les travaux de ses membres aux progrès de la Zoologie et de provoquer notamment les travaux relatifs à la faune française. Depuis son origine elle s'est considérablement développée et est devenue très importante sous l'impulsion de son secrétaire général.

En 1889, R. Blanchard, d'accord avec le professeur Alph. Milne-Edwards, organisa le premier congrès international de Zoologie, dent le succès fut tel que ses membres décidèrent de se réunir tous les trois ans dans une ville différente ; et c'est ainsi qu'il y eut successivement un congrès à Moscou en 1892, à Leyde en 1895, à Cam-

bridge en 1898, à Berlin en 1901, à Berne en 1904 et qu'il y en aura un à Boston en 1907. R. Blanchard, secrétaire général du comité permanent, reste la cheville ouvrière de cette organisation internationale; il est, de plus, le président de la Commission permanente de nomenclature zoologique et, en cette qualité, il a réussi à établir une entente mettant d'accord les zoologistes de tous les pays sur les questions de nomenclature.

En février 1901, la Société zoologique de France célébrait le 25e anniversaire de sa fondation[1]. Désireuse d'exprimer sa reconnaissance au plus zélé de ses fondateurs au moment où il résignait volontairement les fonctions de secrétaire général qu'il avait occupées pendant 22 ans, elle résolut d'ouvrir une souscription entre ses membres pour faire frapper une médaille à l'effigie de R. Blanchard, et eut recours au talent de Paul Richer. Le 27 février 1902, au cours de l'Assemblée générale annuelle présidée, pour la circonstance, par le professeur E. Perroncito, de l'Université de Turin, célèbre parasitologue, ami intime du héros de la fête, la médaille fut remise officiellement à R. Blanchard en même temps qu'on lui donnait connaissance d'un télégramme par lequel M. Nasi, ministre italien de l'Instruction publique annonçait qu'il était nommé Commandeur de l'Ordre de la Couronne d'Italie. Est-il besoin d'ajouter que la cérémonie fut suivie d'un banquet?

3° **Le Professeur Marey** (1902). — En haut du champ, l'inscription en relief: ·E·J·MAREY· en une ligne, et en dessous, à gauche: MEMBRE · DE · L'INSTITUT | · PROFESSEUR · | AU · COLLÉGE · DE · FRANCE | en trois lignes. Buste de profil, à gauche, tête nue, se détachant sur le fond qui représente un coin de bois, avec, à gauche, une vue de la Station physiologique du Parc-des-Princes, près Paris. Sur le bord du champ, à droite, verticalement, en creux: PAUL RICHER, nom de l'auteur. Sur la plinthe, en creux : VIVUNT·ARTE·TUA·SCRIPTI·VESTIGIA·MOTUS, en une ligne.

Revers. — Le professeur Marey, de profil, à droite, assis dans

1. Voir : *Hommage à M. le professeur Blanchard*, par J. Guiart, dans *Archives de Parasitologie*, 1902 (2 planches hors texte) et *Bulletin de la Société Zoologique de France*, t. XXVII, 1902.

un fauteuil, appuyant sa tête sur la main gauche, tenant un compas de la main droite, mesure des graphiques de mouvements sur des feuilles et bandes de papier étalées sur une table qui supporte des livres et plusieurs appareils physiologiques. A droite, des livres à terre, auprès d'une chambre noire. En haut du champ, un nuage d'où émerge l'évocation animée des principaux sujets de recherches de Marey : course de l'homme, galop du cheval, vol de l'oiseau, etc. Au bord du champ, à droite, en bas, verticalement en creux : PAUL RICHER. — Plaquette rectangulaire. Hauteur : 50 mm. Largeur : 63 mm.

Il y a lieu de répéter pour cette plaquette ce qui a été dit pour celle de la Société de Biologie : tout y est d'une exactitude minutieuse. La Station physiologique du Parc-des-Princes est représentée telle qu'elle existait. On y voit une baraque ouverte sur le devant et tendue à l'intérieur de velours noir; un cavalier se dispose à passer devant l'écran. Au-dessus se dresse un échafaudage soutenant une plate-forme munie d'un appareil photographique. Cette figuration présente un intérêt presque historique, puisque la Station physiologique a disparu pour faire place à l'Institut Marey. La belle légende, qui résume l'œuvre de Marey, est un hexamètre latin ayant pour auteur le professeur Charles Richet, qui a été l'instigateur de la souscription pour la médaille.

Au revers, le graphique, mesuré au compas, est celui de la marche de l'homme, ainsi qu'on peut s'en assurer en l'examinant à la loupe. Sur les pellicules cinématographiques, déroulées sur le bord de la table, étaient reproduits les graphiques des mouvements du chat, du cheval et du serpent; mais la réduction de la médaille ne les a pas laissés visibles. Derrière l'encrier, on aperçoit un cinématographe, et la méthode graphique est synthétisée par un cylindre enregistreur, un support universel soutenant deux tambours inscripteurs, des tubes en caoutchouc reliant ceux-ci à des tambours explorateurs non figurés, enfin un signal Marcel Desprez relié à un diapason chronographe qu'actionne une pile électrique.

Dans le haut du champ se trouve la représentation vivante des

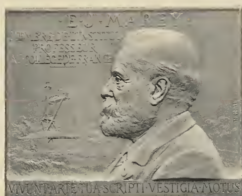
phénomènes naturels enregistrés par les appareils qui viennent d'être énumérés. Les hommes, les chevaux, les oiseaux, saisis en quelque sorte dans les différentes attitudes de leur course, de leur galop ou de leur vol, sont reproduits d'après des photographies faites par P. Richer lui-même, et le groupe des coureurs, en particulier, est la réduction d'une de ses œuvres sculpturales. Plus haut, dans l'angle gauche de la plaquette, on aperçoit — difficilement, il est vrai — des bateaux voguant au milieu d'un paysage maritime, sortes d'oiseaux de mer, dont Marey étudiait aussi la marche, pendant les fréquents séjours qu'il faisait à Naples où il possédait une villa et où, dans la belle lumière du ciel italien, il trouvait des facilités pour l'observation du vol des insectes.

« Cette médaille, si intelligemment conçue et si artistement » exécutée par notre ami M. Paul Richer, — a dit M. François-» Franck[1], en s'adressant à Marey le jour où on lui remit ce souvenir » de ses noces d'or avec la Physiologie — porte à son verso quelques » emblèmes de vos travaux ; elle fixera pour la postérité les princi-» paux titres que vous avez à cette marque indélébile d'estime et » d'admiration. Mais elle ne dira pas quelle fut l'évolution de votre » œuvre scientifique et quelles étapes l'ont marquée, depuis l'époque » où, tout jeune homme, vous vous révéliez physiologiste, jusqu'aux » jours où nous sommes, qui couronnent votre haute et légitime » notoriété. »

Il n'est donc pas inutile de raconter en quelques mots ce que fut Marey et ce que fut son œuvre.

Né à Beaune le 5 mars 1830, il est reçu le premier au concours de l'internat des hôpitaux de Paris en 1855, et se fait connaître peu après par l'invention du sphygmographe, ou enregistreur du pouls radial, qui est resté d'un usage courant en clinique. Docteur en médecine en 1860, il abandonne bien vite la profession médicale, s'adonne uniquement à la physiologie et crée un laboratoire de recherches expérimentales — le premier qui ait existé en France —

1. *Hommage à M. Marey*, Discours de M. François-Franck, 19 janvier 1902 (Masson, éditeur), 1902.



1

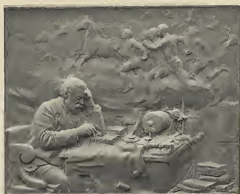


2



3





4

Œuvres du Dr Paul Richer



au cinquième étage d'une maison de la rue de l'Ancienne-Comédie, dans le grenier de la maison même de Molière. C'est vers cette époque qu'il entre en relations avec Chauveau, de l'École vétérinaire de Lyon, et devient son collaborateur si intime que leurs deux noms sont restés associés l'un à l'autre par le lien étroit de leurs travaux communs sur le mécanisme des mouvements du cœur. En 1868, il entre au Collège de France comme chargé de cours dans la chaire de Flourens, et c'est alors qu'il formule un certain nombre de lois biologiques parmi lesquelles se range la loi d'harmonie des fonctions de la vie, loi de solidarité fonctionnelle, connue depuis sous le nom de loi Marey. Trois ans après il est nommé professeur titulaire d'histoire naturelle des corps organisés et conserve cette chaire jusqu'à sa mort. Membre de l'Académie de Médecine en 1872, il succède à Claude Bernard à l'Académie des Sciences en 1878. Depuis il a été président de ces deux savantes compagnies, ainsi que de la Société de Biologie à laquelle il appartenait presque depuis son origine.

C'est en 1882 qu'il a créé la station physiologique du Parc-des-Princes, qui est maintenant remplacée par l'Institut Marey construit aux frais de l'État, de la Ville de Paris et de plusieurs Académies faisant partie de l'Association internationale. Cet institut est, en quelque sorte, le Bureau international de contrôle des appareils inscripteurs physiologiques et d'unification des méthodes de recherches. C'est là qu'on rassemble les instruments d'études, qu'on en contrôle le degré d'exactitude et qu'on en poursuit le perfectionnement, afin de faire adopter dans le monde entier des appareils donnant des résultats précis et toujours comparables entre eux.

Les recherches qui ont illustré le nom de Marey se rapportent, pour la plupart, à la chronophotographie, c'est-à-dire à l'analyse des divers mouvements, marche, saut, course, vol, natation, etc., au moyen de nombreuses photographies instantanées prises successivement à intervalles très rapprochés et exactement chronométrés. Marey doit donc être considéré comme le véritable inventeur du cinématographe, de cet appareil devenu populaire jusqu'à l'abus,

qu'on rencontre jusque dans les fêtes foraines. Cette invention ne lui est d'ailleurs pas contestée, même dans ce milieu spécial : M. Henri de Parville, en septembre 1898, à Lucerne, a pu voir sur une baraque briller en traits de feu l'annonce : « Biographe américain » et en sous-titre : « Le Père légitime du Biographe », pendant que le Barnum, d'origine italienne, haranguait la foule en criant d'une voix sonore : Illustrissimo Professor Marey ! il padre del cinematografo !

Le 17 janvier 1901, la conférence « Scientia » offrait un banquet à Marey. Cette conférence, fondée en 1886, est une réunion amicale et fraternelle qui s'est donné pour tâche d'honorer la science dans la personne de ses plus illustres représentants. Ce jour-là une nombreuse assistance avait tenu à rendre hommage au maître et au doyen des physiologistes français. A la suite de ce banquet, M. Charles Richet, professeur à la Faculté de Médecine, voulant que le souvenir de cette fête fût conservé de facon durable et tangible, proposa d'ouvrir une souscription pour faire frapper une médaille en l'honneur de Marey. Cette idée fut immédiatement acceptée et, un an après, le 19 janvier 1902, la remise de la médaille donna lieu à une cérémonie qui réunit au Collège de France, sous la présidence du Ministre de l'Instruction publique, M. Leygues, les amis, les élèves et les admirateurs du grand savant. Des discours furent prononcés par MM. Gaston Paris, François-Franck, Chauveau, Leygues et par le héros de la fête qui, au cours de son allocution, s'exprima ainsi :

« Cette belle médaille qui vient de m'être remise me sera précieuse à bien des titres : M. P. Richer, l'artiste qui a mis tous ses soins à cette œuvre charmante, est pour moi un confrère en même temps qu'un ami. Et quant aux souscripteurs qui me l'offrent, leur liste contient tant de noms illustres que je pourrais en être fier. »

Le ministre, M. Leygues, sut, en quelques mots, résumer de la façon la plus heureuse, toute l'œuvre de Marey ;

« L'homme est simple et bon et le savant est illustre... Son œuvre est unique en son genre et elle est illimitée dans ses résultats.

» M. Marey a entrepris de corriger les défectuosités de nos sens pour » découvrir les vérités et de parer à l'insuffisance du langage pour » exprimer ces vérités lorsque nous les avons acquises. Redresser » les erreurs de la vue, de l'ouïe et du toucher, prétendre donner à » ces sens une acuité et une précision que la nature leur avait » refusées, cela semblait tenter l'impossible. M. Marey a atteint son » but en créant la méthode graphique, qui permet de surprendre, » d'observer et de fixer la marche, le jeu et le rythme des forces les » plus capricieuses et les plus subtiles, et d'expliquer en quelques » traits lumineux les phénomènes les plus obscurs de la vie. Mode » de recherche d'une puissance et d'une sûreté incomparables, moyen » d'expression qui arrive à l'évidence mathématique, la méthode » graphique a reculé pour ainsi dire à l'infini les frontières du savoir » humain... Je prie M. Marey, au nom du gouvernement de la Répu- » blique, dont je suis ici le représentant, d'agréer l'hommage de sa » reconnaissance et de sa respectueuse admiration. »

Le mardi 21 janvier, M. le professeur Brouardel remit un exemplaire de la médaille à l'Académie de Médecine au nom du Comité organisateur de la souscription.

Marey ne devait pas survivre longtemps à la cérémonie qui le glorifiait. Malade, il ne put assister, l'année suivante, à la remise de la médaille que l'on offrait à son vieil ami et collaborateur Chauveau, le 25 janvier 1903. Il s'éteignit à Paris le 15 mai 1904.

4° **Le professeur A. Chauveau** (1903). — Buste de profil à droite, tête nue, chevelure abondante cachant en partie l'oreille et couvrant le col en arrière. Sur le bord du champ à droite et en bas, verticalement, en creux : PAUL RICHER, nom de l'auteur. Sur la plinthe, l'inscription en relief : ·J-B.A·CHAUVEAU· en une ligne.

Revers. — Dans un laboratoire dont le fond est formé par une verrière, le professeur Chauveau, debout, vu de trois quarts à droite, placé à gauche derrière une table munie d'un tambour enregistreur et entouré de deux aides, procède à une expérience de cardiographie sur un cheval dont on voit à droite la moitié antérieure du corps. Au second plan, sur une table et sur des étagères, des tubes et des

flacons ; en haut, un arbre de couche distribuant la force motrice aux appareils. En bas et à droite, l'inscription en creux : ABDITA·NATURÆ | SCRUTATUS·MENTE·VIGENTI, en deux lignes, hexamètre composé par le Dr Charles Richet. A gauche et en haut, sur le bord, verticalement, en creux : PAUL RICHER. — Plaquette rectangulaire. Hauteur : 70 mm. Largeur : 57 mm.

La physionomie si expressive et si imposante de Chauveau est d'une ressemblance parfaite. Cette tête olympienne, où se lit à la fois l'intelligence, la vigueur et la bonté, surmonte un buste puissant dont les épaules sont courbées moins par l'âge que par le travail. Elle est couronnée d'une abondante chevelure dont on ne peut soupçonner, sur la médaille, l'éclatante blancheur, tant la figure est restée celle d'un homme dans tout l'épanouissement d'une verte et forte maturité.

La scène du revers se passe dans le laboratoire physiologique de Chauveau à l'école vétérinaire de Lyon. Les appareils représentés, le dispositif employé, les aides, le cheval en expérience, tout est d'une exactitude absolue. Cet ensemble met en évidence l'ingéniosité et l'originalité que le savant apporta dans ses moyens de recherches, ainsi que le lieu où naquit et grandit sa renommée. L'expérience qui est pratiquée est celle de l'inscription des mouvements du cœur et du choc cardiaque chez le cheval au moyen d'appareils imaginés spécialement pour les études de ce genre chez les grands animaux. Un aide maintient une sonde de Chauveau introduite dans la veine jugulaire et terminée par deux ampoules en caoutchouc, dont l'une a pénétré dans l'oreillette du cœur droit et l'autre dans le ventricule, tandis qu'un tambour explorateur est maintenu extérieurement au niveau du cœur pour en recueillir le choc. Trois tubes en caoutchouc relient ces appareils au tambour enregistreur et sont réunis dans la main de l'expérimentateur, pendant que les trois leviers armés de leur pointe appuient sur le cylindre animé d'un mouvement de rotation uniforme et inscrivent simultanément trois courbes différentes ayant chacune une signification propre et se rapportant à trois phénomènes synchrones. L'ingéniosité de ce dispositif oblige, pour ainsi dire, le cœur d'écrire lui-même son histoire.

« Mais pour cela, — a dit M. Arloing[1] — il fallait, qu'on me » pardonne cette image, lui mettre une plume à la main. C'était une » grosse difficulté que Chauveau a surmontée, en se servant du » cheval d'abord, en imaginant ensuite des ampoules exploratrices » si bien adaptées au but, qu'il a pu les introduire dans l'organe sans » troubler son jeu ni l'apparence extérieure du sujet. Rien n'est plus » saisissant, pour qui contemple ce spectacle une première fois, que » de voir le calme et parfois la complète indifférence du cheval qui » nous livre les secrets cachés au fond de son cœur. »

Souvent même, au lieu de chercher à se dérober par un mouvement de recul à l'instrument qui le pénètre, l'animal tend à se porter en avant comme pour faciliter l'opération; et cette attitude a été très-précisément indiquée sur la médaille par Paul Richer.

Les attributs, figurés au second plan, rappellent les autres travaux de Chauveau : études sur les virus (tubes de verre et microscope sur la table du fond), études sur l'électro-physiologie (piles électriques sur une étagère en haut et à droite), études sur le travail musculaire, l'énergétique (appareil visible au-dessus du garrot du cheval). Enfin, au plafond on voit un crochet soutenant des poulies et des cordes servant éventuellement à soulever les animaux couchés pendant les expériences.

Le tout, personnages, cheval, appareils et accessoires divers, forme un tableau d'un saisissant effet, une scène animée réellement vécue, d'où est bannie toute conventionnelle et artificielle allégorie.

J.-B. Aug. Chauveau est né à Villeneuve-la-Guyard (Yonne) en 1828. Élève de l'école d'Alfort de 1844 à 1848, il est nommé peu après chef des travaux anatomiques à l'école vétérinaire de Lyon, puis en 1863 professeur d'anatomie et de physiologie. Lors de la création de la Faculté de Médecine de Lyon en 1877, on lui offrit la chaire de médecine expérimentale, et pour pouvoir professer avec toute l'autorité morale nécessaire devant des étudiants en médecine, il se crut obligé, dit-on, de subir devant ses collègues les indispensa-

1. *Hommage à M. le professeur Chauveau* (sans nom d'éditeur, ni d'imprimeur). Voir le discours prononcé par M. Arloing, au nom des écoles vétérinaires, le 25 janvier 1903.

bles épreuves d'examen propres à lui conférer officiellement le diplôme de docteur. En 1886, il est successivement nommé inspecteur général des écoles vétérinaires, professeur au Muséum à Paris, et membre de l'Académie des Sciences à la place de l'illustre Bouley. En 1891, il est élu membre de l'Académie de Médecine, et, de 1892 à 1896, il est le président quinquennal de la Société de Biologie. Enfin, par une mesure exceptionnelle, le Ministre de l'Instruction publique l'a maintenu, en 1902, dans ses fonctions de professeur, sans limite d'âge. Commandeur de la Légion d'honneur, Chauveau doit tous ses titres à sa haute valeur et à la fécondité exemplaire de ses travaux. Son œuvre principale est une *Anatomie comparée des animaux domestiques*, qui en est à sa 5me édition. Mais il a abordé aussi toutes les branches de la physiologie. Les études, qu'il a particulièrement poursuivies, concernent le mécanisme du cœur d'après l'observation directe de l'organe (cardiographie créée avec Marey), les variations de la circulation du sang dans les artères, la nature corpusculaire et animée des virus, la fièvre charbonneuse et la constatation de l'immunité naturelle des moutons algériens pour cette maladie, la septicémie puerpérale due au streptocoque, la septicémie gangréneuse due au microbe étudié par Pasteur sous le nom de vibrion septique, la contagion de la tuberculose par les voies digestives, en prouvant que les produits alimentaires, lait ou viande, issus d'animaux tuberculeux peuvent communiquer cette maladie à l'homme dans certaines conditions, l'excitation électrique des nerfs et des muscles, enfin l'Energétique biologique dont les principes sont appliqués à la théorie de l'alimentation et du travail musculaire avec des arguments décisifs en faveur de l'équivalent mécanique de la chaleur. Si Chauveau a pu résoudre un si grand nombre de problèmes de physiologie normale ou pathologique c'est qu'il a procédé à ses expériences avec la rigueur en usage chez ceux qui cultivent les sciences exactes, et en surveillant lui-même la construction de ses instruments de recherches. S'il lui suffisait parfois d'une heure pour pratiquer une expérience, il lui fallait souvent un mois pour en préparer le parfait outillage.

L'œuvre scientifique de Chauveau méritait donc bien l'hommage qui lui a été rendu par ses élèves et ses amis sous forme de médaille. Celle-ci primitivement devait lui être offerte dans une séance solennelle organisée par le Muséum et présidée par le Ministre de l'Instruction publique. Mais attristé par des deuils survenus dans son entourage, par la maladie de son vieil ami Marey, il a désiré que la médaille lui fût remise à son domicile dans la plus stricte intimité. C'est ce qui fut fait le 25 janvier 1903, M. Perrier au nom du Muséum, M. Camille Leblanc au nom de ses condisciples, M. Arloing, au nom des écoles vétérinaires, M. Morat, au nom de la Faculté de Médecine de Lyon, M. Dastre, au nom des physiologistes, prononcèrent quelques paroles ou lurent des fragments des discours préparés. Chauveau, dominant son émotion, remercia : « Croyez, dit-il en termi-
» nant, que je suis profondément touché de votre témoignage de
» sympathie. Il m'est d'autant plus agréable que vous avez eu
» l'heureuse idée de choisir, pour l'exécution de la très artistique
» effigie que vous m'offrez, un collègue aimé, dans la société de qui
» ma collaboration nécessaire a été un véritable plaisir. C'est lui qui
» a choisi le motif du revers de cette charmante plaquette. Il me
» replace, en rappelant l'institution de la cardiographie, en pleine et
» féconde jeunesse. Rien ne pouvait m'être plus agréable que ce
» rappel des beaux jours où je collaborais avec mon vieil ami
Marey. »

5°—**B. Teissier, étudiant en médecine** (1904).— Buste à droite de B. Teissier. En bas, à droite, sur le bord, verticalement, en creux : PAUL RICHER, nom de l'auteur. Sur la plinthe, l'inscription en relief : BENEDICT·TEISSIER | 1880·1903, en deux lignes.

Revers. — B. Teissier, debout, à mi-corps, de face, revêtu d'un sarreau, appuyé contre une table chargée d'appareils de chimie médicale ; au-dessus de la table, une étagère supportant d'autres appareils ; dans le haut du champ, au-dessus d'un nuage, un paysage d'Égypte : à gauche, Sphinx et Pyramides ; à droite, temple en ruines. Sur la plinthe évidée, un paysage maritime ; en haut de la

plinthe à gauche, l'inscription en relief : AU FRIOUL · 10 JANVIER 1903, en une ligne. — Plaquette rectangulaire : Hauteur : 65 mm. Largeur : 47 mm.

Cette médaille qui, de par ses détails, paraît un peu énigmatique, n'est pas autre chose qu'un petit monument élevé à la mémoire d'un jeune homme enlevé prématurément à l'affection des siens dans des circonstances presque tragiques, au moment où il commençait à donner les plus belles espérances d'avenir.

Pour la clarté du sujet, il est indispensable de raconter, dans leur brutale réalité, les événements qui amenèrent la triste fin de ce jeune homme, au risque de renouveler la douleur respectable de parents inconsolés. D'ailleurs comme ces faits ont été, en leur temps et dans un intérêt général, exposés tout au long dans la presse médicale et à la tribune de l'Académie de Médecine [1], le récit qui va suivre ne peut, en aucune façon, constituer une indiscrétion ou une faute de tact.

En décembre 1902, M. le D[r] Teissier, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, s'était rendu en famille au Congrès de médecine réuni au Caire. Il était accompagné de son fils, âgé de 23 ans, licencié ès sciences, chef adjoint de laboratoire dans une clinique médicale, et sur le point de conquérir son diplôme de docteur. Pour revenir en France, le D[r] Teissier et son fils — ce dernier un peu souffrant depuis quelques jours — s'embarquent à Ismaïlia, sur un paquebot anglais l'*Oroya* pendant une escale d'une demi-heure. Le bateau s'arrête ensuite pendant quelques heures à Port-Saïd, mais sans aller à quai, puis il gagne Naples, où il arrive le 8 janvier 1903. Là, on lui refuse la libre pratique par suite de la constatation — chez un Indien chauffeur à bord et marchand pieds nus — d'une adénite inguinale que les autorités sanitaires italiennes, en dépit de toute vraisemblance, s'obstinent à considérer comme un bubon pesteux.

1. *Le système quarantenaire dans la Méditerranée, ses caractères vexatoires, son inutilité, ses dangers.* Communication faite le 2 juin 1903 à l'Académie de médecine, par le professeur Teissier (de Lyon), correspondant national. — Voir aussi : *Au lazaret du Frioul* (*Bulletin médical*, n° 17, 28 février 1903), etc.

L'*Oroya*, signalé comme contaminé, arrive dans les eaux de Marseille le 10 janvier au matin, et le Directeur de la Santé impose aux voyageurs la quarantaine réglementaire en prescrivant leur débarquement au lazaret du Frioul. Disons tout de suite que le malade suspect n'était nullement atteint de la peste : les cultures pratiquées dès le 10 janvier restèrent stériles et les inoculations négatives. De plus, à l'arrivée du bateau à Plymouth, les autorités sanitaires anglaises constatèrent la parfaite santé du prétendu pestiféré.

Les voyageurs sont donc débarqués au Frioul, et comme rien n'avait été préparé pour les recevoir, ils se trouvent exposés au plus complet dénuement, au manque de chauffage, au manque de personnel, sans compter l'angoisse bien naturelle en pareille circonstance. On leur avait bien promis de lever la quarantaine au bout de 48 heures, si les cultures et les inoculations étaient négatives ; on n'en fit rien et, après quatre jours d'attente, on ne leur laissait entrevoir aucune espérance de libération.

Or, le jeune Teissier, à la fin de son séjour en Égypte, avait contracté une fièvre typhoïde dont les premières manifestations sérieuses se produisirent le jour du débarquement au Frioul. Pour le soigner on n'avait à sa disposition ni installation hygiénique, ni literie confortable, ni lait frais, ni glace, ni baignoire mobile, ni infirmiers compétents. Le Dr Teissier supplia le directeur de la Santé de l'autoriser à emmener son fils dont l'état s'aggravait rapidement et dont le transport allait devenir de plus en plus difficile et dangereux. Ce fut en vain ; il fallut l'intervention de passagers étrangers auprès de leurs consuls et celle du Dr Cazeneuve auprès du Ministre pour que l'ordre de mise en liberté fût envoyé de Paris, le 15 janvier ; et encore cet ordre ne fut communiqué aux intéressés que le lendemain, ce qui fit perdre une journée pour les préparatifs du départ. Comme au lazaret du Frioul, il n'y a ni brancards, ni brancardiers, il fallut avoir recours au Service de santé militaire qui envoya une escouade de soldats-infirmiers ; c'est ce qui permit d'éviter au malade un trajet à pied de près d'un kilomètre pour aller prendre le bateau conduisant à Marseille. « Malgré toutes les précautions, le

» voyage fut horriblement pénible, et le pauvre malade, arrivé à » Lyon à bout d'énergie, laissait échapper ce cri navrant, en défaillant dans son lit : « Enfin, je mourrai chez moi. » Il y mourut en » effet ; car, trente-six heures après ce douloureux voyage, une » hémorrhagie intestinale survenait et, huit jours après, malgré les » soins les plus dévoués de ses maîtres et de ses amis, le malheureux » jeune homme succombait[1]. » (26 janvier 1903)

Sa triste fin souleva une émotion générale qui se traduisit par de nombreux et sincères témoignages de commisération et de sympathie adressés à sa famille éplorée. D'une nature d'élite droite et franche, aimé et estimé de tous, portant un nom des plus honorés de la médecine lyonnaise, il avait déjà donné des preuves d'une intelligence supérieure et semblait destiné à un brillant avenir.

Ce douloureux récit éclaire maintenant tout ce qui, au premier abord, pouvait paraître obscur dans les détails figurés sur la médaille.

Le portrait de l'avers, très ressemblant, paraît-il, a demandé à l'auteur de grands efforts de reconstitution. Guidé par des images photographiques et un moulage du visage fait après la mort — ne reproduisant plus que des traits amaigris et altérés par la souffrance, mais fournissant les indications précises des saillies osseuses, — Paul Richer a d'abord modelé un buste. C'est d'après ce buste, retouché suivant certaines indications données par la famille, qu'il a fait les deux effigies, l'une de profil, l'autre de face, existant sur la plaquette.

Au revers, Bénédict Teissier est représenté en costume de laboratoire, à l'époque où il faisait son service militaire à Lyon. Le sarreau dans lequel il est drapé, laisse apercevoir autour du cou la cravate de soldat avec son nœud traditionnel. Les instruments et appareils (éprouvettes, tubes à essai, pipettes, fourneau à gaz, etc.), dont il est entouré rappellent ses études et ses recherches : car c'était déjà un inventeur, ainsi qu'en témoigne l'uréomètre à bascule, placé à sa droite, qu'il avait imaginé et que son père se propose de faire connaître bientôt. Au-dessus des nuages, dans le haut du champ,

1. J. Janicot (*Bulletin médical*, *loc. cit.*).

apparaissent, à gauche le Sphinx près des pyramides de Gizeh, à droite les ruines du temple d'Isis (kiosque de Trajan) dans l'île de Philæ près de la première cataracte du Nil. Le paysage représenté sur la plinthe est une vue très exacte du port du Frioul, avec le môle neuf au premier plan, et dans le fond les bâtiments du lazaret, à droite de la digue qui unit artificiellement l'île de Ratonneau à l'île de Pomègues. Toute une brève existence uniquement consacrée à l'étude et prématurément fauchée, se trouve ainsi commémorée par cette plaquette, d'où se dégage une émotion ressentie à la fois par les parents qui en ont décidé l'exécution, l'artiste qui l'a modelée et les amis connus ou inconnus qui la contemplent.

***

Les œuvres numismatiques de P. Richer sont trop suggestives pour ne pas fournir matière à méditations.

D'habitude, la gloire des hommes célèbres est consacrée, quelques années après leur mort, par un monument ou par une statue. Cet usage de plus en plus répandu prend même des proportions excessives : la ville de Paris, en particulier, sera bientôt une forêt de statues; et déjà maintenant le chiffre de sa population s'accroît d'un nombre respectable de morts en pierre ou en bronze. Pourtant ces honneurs tardifs ne profitent guère à ceux qui les ont obtenus. Combien plus discrète et plus justifiée se montre la mode adoptée depuis quelques années de décerner aux hommes de valeur une récompense plus modeste et plus délicate, moins encombrante, moins onéreuse et surtout moins posthume, sous forme de médaille frappée à leur effigie, de leur vivant, avant le déclin final de leurs forces intellectuelles ou physiques, et rappelant les titres qu'ils ont acquis à la reconnaissance publique.

Ces petits objets de métal gravé permettent à ceux pour lesquels on les a exécutés de vivre dans la mémoire des hommes plus longtemps et plus intimement que les gros blocs de bronze ou de marbre toujours exposés à être renversés par les caprices populaires. Ils ont aussi l'avantage de perpétuer en même temps le nom de l'artiste.

Que de personnages d'autrefois maintenant oubliés dont le nom n'est parvenu jusqu'à nous que grâce au caractère artistique de leur image ! Et, par contre, que d'artistes seraient actuellement inconnus, si leur signature ne figurait pas sur les portraits qu'ils ont modelés.

Enfin, quand des plaquettes, comme celles de Marey et de Chauveau, ont été traitées avec le souci de documentation précise qui caractérise les œuvres de Paul Richer, quand elles placent les hommes dans leur cadre habituel, dans l'exercice de leurs fonctions, au milieu de leurs travaux, quand elles synthétisent toute une existence de labeur consacrée à un noble but d'intérêt général, elles deviennent presque des moyens d'instruction pour tout le monde, elles constituent de véritables leçons de choses. Il suffit de les commenter avec compétence pour y trouver le sujet d'une conférence ou d'un cours. Pourquoi ne créerait-on pas dans les lycées et les collèges des petits musées numismatiques où l'on ferait figurer des médailles de ce genre? La résistance du métal dont elles sont formées les garantirait contre l'usure ou la destruction. On pourrait les mettre entre les mains des élèves qui s'instruiraient tout en se formant le goût et qui auraient bien vite pour elles le respect dû à toute manifestation du Beau. La question d'argent serait minime: les comités de souscriptions de médailles, sollicités de se montrer généreux pour la jeunesse des écoles, se feraient probablement un plaisir de céder quelques exemplaires au modeste prix de la frappe.

Mais, pour que le résultat soit profitable, il est indispensable que les artistes oublient leur tendance naturelle et classique et renoncent définitivement à l'allégorie banale, froide, surannée, qui veut qu'une femme, plus ou moins jeune, plus ou moins jolie, mais toujours drapée à la grecque, symbolise n'importe qui ou n'importe quoi. Il faut qu'ils deviennent modernes, que sans négliger l'Idée ils se méfient de l'Imagination, qu'ils apprennent à faire œuvre de synthèse précise et vivante, et qu'à l'exemple de P. Richer, ils collaborent avec leurs modèles. S'ils ont du talent, l'objet d'art qui sortira de leurs mains restera comme un petit monument dont le charme augmentera la valeur documentaire pour les générations futures.

La plaquette moderne peut encore remplir un autre but, moins prétentieux mais aussi noble. Elle peut perpétuer dans les familles le souvenir d'un événement heureux sombré dans le passé ou les traits chéris d'un visage disparu dans la tombe. Cette idée est loin d'être nouvelle, mais elle est rarement mise en pratique de nos jours. M. Charles Saunier[1] l'a reprise à son compte et l'a bien joliment développée :

« Nos ancêtres, ceux qui vivaient aux belles époques, avaient le » sentiment de cette vérité. Ils aimaient les œuvres d'art et volon- » tiers y jouaient un rôle. On voit sur les médailles et les plaquettes » conservées dans les musées des effigies d'hommes au regard intel- » ligent ou décidé, de doux visages de femmes aux atours somptueux » décelant le désir de plaire.... Aussi voudrais-je que les familles » aisées du temps présent, à l'exemple des patriciens de la Renais- » sance, prissent l'habitude de recourir à la médaille pour fixer tous » les événements heureux de leur vie... Médailles de naissance, de » baptême, de mariage ; consécration d'un événement, réalisation » d'un désir. Que de choses à retenir ! Oh ! l'émotion d'un vieux mé- » nage qui, sur le soir de la vie, retrouverait les effigies des êtres » chers, la représentation de ses joies passées, peut-être de ses peines ! » — Tant de gens parmi les meilleurs se complaisent en leur dou- » leur ! — Oh ! la belle, l'intelligente mode ce serait ! Et quelle ému- » lation parmi les sculpteurs-médailleurs qui pourraient ainsi s'éva- » der des allégories sèches, des scènes symboliques où leur besoin » de vérité réaliste ou psychologique s'exaspère !... »

C'est une pieuse pensée de ce genre qui a guidé le Dr Teissier quand il a prié son ami Paul Richer de fixer sur le bronze d'une plaquette les traits de son fils bien-aimé brusquement emporté par la maladie en pleine jeunesse, en plein effort de travail, en plein épanouissement d'intelligence.

C'est un exemple à suivre, que personne ne regrettera d'avoir suivi. C'est une idée à propager, pour que sa réalisation soit plus fréquente.

1. Charles Saunier, *Les arts de la vie*, février 1904.

A côté des musées scolaires de glyptique moderne dont la création désirable offre peu de difficultés, n'y a-t-il pas place aussi, dans les familles, pour des petits musées de médailles intimes, donnant aux sentiments affectueux d'immédiates satisfactions, constituant un faisceau de souvenirs vécus, plus onéreux certes que les albums photographiques, mais moins éphémères, plus artistiques et plus suggestifs ; — dépôts précieux et durables à se transmettre, et à accroître, de génération en génération ; fragments, parfois non négligeables, de la grande histoire nationale ?

Telles sont les réflexions qu'il nous a paru utile de consigner, en manière de conclusion à l'analyse de l'œuvre numismatique de P. Richer. Cet artiste, original entre tous, nous a ainsi fourni le prétexte d'une tentative de propagande en faveur de la généralisation de la médaille moderne. Si notre appel est entendu, c'est donc lui qu'il faudra remercier. Mais il convient d'ajouter que ce n'est pas à lui qu'il faudra s'adresser pour l'exécution des commandes. Paul Richer a la mauvaise habitude de travailler en homme désintéressé — non pas des sujets qu'il traite — mais de ses profits pécuniaires : il ne fait guère de médailles que pour ses amis. Ceci dit, pour lui ménager l'indulgence des artistes, ses confrères, qui sont bien obligés, pour la plupart, de ne pas penser uniquement à l'Art et aux succès d'estime.

III

MÉDECINS MÉDAILLEURS PRÉCURSEURS DU Dr PAUL RICHER

P. ROBINET (1621) ET LE Dr E.-G. CUSCO (1849-1894)

Le Dr Paul Richer, considéré seulement en tant que médailleur, a-t-il eu de nombreux prédécesseurs ? C'est ce qu'il eût été

intéressant de rechercher aussi bien en France qu'à l'étranger. Cette recherche tentera peut-être un jour un érudit numismate ayant quelque loisir. En attendant, il nous paraît utile d'ouvrir la voie et de mentionner ici deux médailles de médecins faites par des médecins et bien connues des collectionneurs.

1° **Marin le Pigny**, *par P. Robinet* (1621). — Cette médaille — le mot médaillon serait plus exact — a déjà été reproduite dans le *Museum Mazzuchelianum*[1]; puis elle a été décrite par M. Aloïs Heiss[2] en 1873 et par M. F. Mazerolle[3] en 1902. Il en existe un exemplaire au Cabinet des médailles (Bibliothèque nationale, Paris). En voici la description sommaire :

MARINVS · LE · PIGNY REG · CONS · ELEEM · ECCL · ORD · CANON · ARCHID · ET · MEDIC · ROTH · DECANVS · 1621 · (Regius consiliarius, eleemosynarius ecclesiasticus ordinarius, canonicus, archidiaconus et medicorum rothomagensium decanus.) Buste à gauche de Marin Le Pigny, doyen des médecins de Rouen, en costume de médecin ; au-dessous du buste : ÆT · 67 ; sur la tranche du bras, l'inscription : P · ROBINET · MEDICVS | · FACIEBAT, en deux lignes. — Médaillon fondu, en bronze, avec bélière, sans revers. — Diamètre : 104 mm.

Il n'y a pas de doute sur la qualité de l'auteur de cette médaille, P. Robinet. C'était un médecin; il a eu soin de mentionner son titre en signant son œuvre. Le terme de « faciebat » qu'il emploie, au lieu de « fecit » pour revendiquer la paternité de cette œuvre, semble indiquer qu'il ne devait pas être un latiniste distingué. De plus, à en juger par le portrait de Marin Le Pigny, il ne devait pas être un maître en l'art de modeler la cire ou la terre. Il faut cependant lui savoir gré de son effort artistique : sans lui les traits vénérables du fondateur du Collège des médecins de Rouen ne seraient pas parvenus jusqu'à nous. P. Robinet vivait en 1621 : c'est tout ce que l'on sait de lui ; on ne connait même pas son prénom tout entier. L'érudit archiviste de la Monnaie, M. F. Mazerolle, qui vit dans

1. T. II, pl. CII, n° 3 (Venise, 1763).
2. Aloïs Heiss, *Comptes rendus de la Société française de numismatique*, 1873. t. IV, p. 30-32.
3. F. Mazerolle, *Les Médailleurs français du XVe siècle au milieu du XVIIe*, n° 769 du *Catalogue*, t. II. Paris, Impr. nat., 1902.

l'intimité quotidienne des maîtres de la glyptique d'autrefois, se contente, pour toute biographie, de le mentionner parmi les médailleurs secondaires du commencement du XVII[e] siècle et de déclarer qu'il n'a qu'un talent d'amateur[1]. Quoi qu'il en soit, grâce à cette médaille, son nom a survécu et sa personnalité n'a pas complètement disparu dans la nuit du passé.

En ce qui concerne Marin Le Pigny, on est un peu mieux documenté. Il était le plus ancien des seize médecins exerçant à Rouen, quand furent rédigés les statuts organisant le Collège des médecins de cette ville, le 23 août 1605, et son nom figure en tête des six signataires de ce document.

« Aux XVI[e] et XVII[e] siècles[2], il y eut à Rouen trois personnages, » tous trois docteurs en médecine, du nom et prénom de Marin Le » Pigny.

« Le premier est né en 1504 et est mort en 1583. Il fut reçu » médecin en 1531. D'après l'épitaphe qui lui était commune, dans » l'Église Saint-Éloi, avec sa femme Marie Nagerelle (dulcissima » conjux cum quâ 44 annos concordissime vixit), il exerça la méde- » cine pendant cinquante-deux ans (D[r] Le Plé).

« Le second (1554-1633) fut chanoine et le premier Doyen du » Collège des médecins de Rouen. Il était probablement parent du » précédent et oncle du troisième.

« Ce dernier (1604-1676) figure en 1670 parmi les médecins » agrégés au Collège de Rouen.

« Le second nous intéresse particulièrement. Il fut un des » hommes les plus distingués que Rouen ait vu naître. Il fut tout » d'abord curé de Sassetot-le-Mauconduit. Bientôt on le voit député » par l'ordre du Clergé aux États de la province de Normandie, pré- » dicateur ordinaire du roi Henri III, puis nommé par le roi pour » *l'oraison d'obédience* à la Cour de Rome, sous le pontificat de » Léon XI. En 1588, il est député aux États de Blois. En 1595, il est » envoyé de nouveau aux États généraux.

1. *Loc. cit.*, t. I, *Introduction*, p. CXLV.

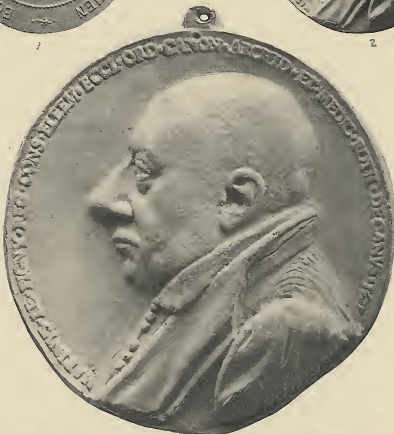
2. Ce passage est extrait de l'*Annuaire de l'École de médecine et de pharmacie de Rouen*. 1899 : *Notes sur l'Histoire de l'enseignement médical à Rouen. Le Collège des médecins (1605-1791)*,



1



2



3



4



5

Marin le Pigny par P. Robinet

P.-F. Blandin par le Dr Cusco

« Docteur en théologie, Docteur en médecine, Conseiller aumô-
» nier du roi Henri III, Chanoine, Archidiacre du Grand-Caux
» Vicaire général du diocèse de Rouen, il refuse les honneurs de
» l'Épiscopat.

« En 1602, il fonde à la cathédrale une messe de Saint-Luc,
» patron des médecins, avec distribution d'argent à ceux de ses con-
» frères qui assisteraient à l'office....

« En 1612, il est nommé prince des Palinods [1], et il fonde un prix
» à cette Société, consistant en un anneau d'or.

« Il mourut à Rouen le 4 septembre 1633 et fut inhumé à la
» cathédrale dans la chapelle de la Vierge, derrière le chœur, sous la
» pierre tumulaire de son oncle Robert Nagerel, comme lui, chanoine,
» archidiacre et docteur en médecine.

« Il a joué un rôle considérable à Rouen. Il avait pris parti contre
» la Ligue. Il n'exerça pas la médecine, mais fut un protecteur très
» éclairé et très actif de la profession médicale. En 1605, il fut nommé
» Doyen du Collège des médecins de Rouen... »

Le doyen du Collège des médecins présidait de droit les examens des chirurgiens, des pharmaciens et des sages-femmes.

Après ce récit biographique suffisamment détaillé, il semble qu'il n'y a plus rien à ajouter au sujet du portrait de Marin Le Pigny. Mais à Rouen, dans cette ville si respectueuse de son passé — véritable musée de souvenirs historiques et artistiques — tout le monde a le culte des gloires locales. M. le Dr Le Plé, ayant découvert dans le musée départemental des antiquités un exemplaire du médaillon de P. Robinet, en avertit M. le Dr Brunon, le savant Directeur actuel de l'École de Médecine. Ce dernier obtint du conservateur du musée d'en faire exécuter une reproduction galvanoplastique; puis, après avoir recueilli tous les renseignements — relatés plus haut — de nature à préciser l'histoire du personnage, il pensa à faire figurer la réduction de ce portrait sur les médailles d'argent qu'on décerne en prix aux élèves de l'École

1. Les Sociétés de Palinods étaient des confréries littéraires. Celles de Rouen, de Caen et de Dieppe donnaient annuellement un prix à la meilleure pièce de vers composée en l'honneur de la Vierge pour rétracter les allégations proférées par les protestants.

Pour arriver à ce résultat, il s'assura les concours nécessaires et réussit à obtenir deux subventions fournies, l'une par le Chapitre de la cathédrale, dont Marin Le Pigny faisait partie au XVI[e] siècle, l'autre par la Société des Amis de l'Université de Normandie. Et voilà comment, depuis 1899, les lauréats de l'École de médecine et de pharmacie de Rouen peuvent se remémorer, à trois siècles de distance, les mérites de leur premier doyen, en contemplant à loisir l'image d'un homme qui, assurément a droit à tous leurs respects, mais qui « ne se recommande pas par la beauté grecque de son profil[1] »

Ces récompenses sont données au concours aux étudiants en médecine ou en pharmacie de première, deuxième et troisième année. Pour les médecins, les sujets de concours portent sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie. Les lauréats de 1899, les premiers qui aient reçu des exemplaires de la médaille à l'effigie de Marin Le Pigny, ont été : MM. J. Maze, A. Henrion, C. Moncany (médecins) et J. Tinel (pharmacien).

L'avers de ces médailles est une réduction exacte de l'œuvre de P. Robinet. Le revers porte en légende circulaire : ECOLE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE DE ROUEN. En bas, une petite rosace entre deux points. Sur le champ uni, à l'intérieur d'un cercle perlé, le mot en relief : PRIX au-dessus d'un espace laissé libre pour la gravure du nom du lauréat. — Diamètre : 50 mm[2].

M. le professeur Brunon, en ressuscitant ainsi l'image vénérable du plus ancien doyen connu de l'École qu'il dirige, a été pris d'une heureuse inspiration dont on ne peut que le féliciter. Il a donné, de plus, un exemple qui mérite d'être suivi. Quelle précieuse, intéressante et instructive galerie de portraits de savants on constituerait, que de souvenirs oubliés on réveillerait, si toutes les grandes Écoles faisaient revivre, par un hommage analogue, le souvenir des vieux maîtres qui les ont illustrées. Le respect des ancêtres n'implique

1. Rapport de M. le D[r] Brunon, directeur de l'École de médecine et de pharmacie de Rouen, lu à la séance solennelle de rentrée des Établissements d'enseignement supérieur de Rouen, le 9 novembre 1899.

2. L'exemplaire qui a servi pour la reproduction en photogravure jointe à ce travail, nous a été offert gracieusement par M. le professeur Brunon, auquel nous adressons nos plus vifs remerciements.

pas un arrêt ou un recul dans la voie du travail et du progrès. C'est en regardant en arrière qu'on apprécie le mieux le chemin parcouru et celui qui reste à faire.

2° **Le Dr P. F. Blandin, par le Dr E. G. Cusco** (1867). — Tête de profil à gauche, sur champ uni ; visage rasé sauf de petits favoris devant l'oreille ; grande mèche de cheveux ramenée en avant sur la tempe ; sous la section du cou : DR CUSCO ST. — Ni légende, ni exergue ; listel perlé.

Revers. — Inscription sur champ uni : P·F·BLANDIN | PROFESSEUR A LA | FACULTÉ DE MÉDECINE | en trois lignes. Au-dessous un trait et les dates de naissance et de mort : 1798-1849, en une ligne ; listel perlé. Médaille ronde. — Module : 55 mm.

Philippe Frédéric Blandin est une des plus marquantes figures de la Chirurgie française au XIXe siècle.

Né le 2 décembre 1798 à Aubigny (Cher), il vient faire ses études médicales à Paris et se lance résolument dans la voie des concours. Aide d'anatomie en 1821, chirurgien des hôpitaux en 1824, professeur agrégé de la Faculté de Médecine en 1826, chef des travaux anatomiques en 1837, il est nommé professeur titulaire d'opérations et appareils en 1841 après un concours qui dura cinq mois et qui avait attiré quatorze candidats. Entre temps, il publiait en 1826 un *Traité d'anatomie topographique*, qui est resté longtemps classique, en 1831 une édition de l'*Anatomie générale* de Bichat accompagnée d'un volume de notes, en 1838 les *Nouveaux éléments d'anatomie descriptive*, et de nombreux mémoires ou articles scientifiques. Il fut élu membre de l'Académie de Médecine en 1834. Longtemps chirurgien à l'Hôtel-Dieu, il a été aussi chirurgien consultant du roi. Très apprécié pour son habileté et aussi pour sa parfaite urbanité, c'était un des opérateurs les plus occupés de Paris. Il fit faire de grands progrès à l'anatomie et imagina plusieurs instruments, encore usités de nos jours, qui portent son nom.

« S'il n'avait pas l'élocution facile, — a dit de lui M. Corlieu[1], —

1. Dr A. Corlieu, *Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris*. Paris, Imprimerie nationale, 1896.

» ses leçons étaient bien nourries, soigneusement travaillées; il savait » éviter également les omissions et les confusions. Très bon opéra- » teur, il n'abusait pas de son habileté chirurgicale et il professait » que la conservation est le triomphe de l'art. Il était froid, toujours » digne et sévère pour lui-même et pour les autres, ennemi d'une » popularité malsaine : c'était l'homme du devoir. Il succomba le » 16 avril 1849 à une affection thoracique compliquée de symptômes » cérébraux, à l'âge de 52 ans. »

Quelques mois après, le 5 novembre 1849, à la séance de rentrée de la Faculté de Médecine, dans le grand amphitéâtre, le professeur Denonvilliers prononça son éloge devant un nombreux auditoire qui ne ménagea pas ses applaudissements. Blandin, en effet, malgré la sévérité apparente de ses manières, était très aimé de ses collègues et de ses élèves. Un de ces derniers, le Dr Cusco pensa qu'à défaut d'un monument ou d'une statue, il était juste d'honorer la mémoire de son maître en faisant frapper une médaille à son effigie. Il se chargea de mettre lui-même ce projet à exécution, en 1867, et s'en acquitta simplement sans prétention, mais non sans talent; car ce médecin était, lui aussi, doublé d'un artiste.

Édouard-Gabriel Cusco est né à Paris le 23 décembre 1819. Interne des hôpitaux en 1843, prosecteur en 1847, docteur en 1848, il fut, cette même année, nommé chirurgien des hôpitaux, et en remplit les fonctions successivement à la Salpêtrière, à l'hôpital du Midi, à l'hôpital Lariboisière et enfin à l'Hôtel-Dieu où il organisa une clinique de maladie des yeux. Élu membre de l'Académie de Médecine en 1881, il est mort à Nice le 10 avril 1894, après une carrière bien remplie, et sans laisser de fortune.

Très ingénieux, il inventa plusieurs instruments de chirurgie, et, en particulier, certain petit *miroir*[1] intérieur qui porte encore son nom. Très érudit, il demanda avec insistance et obtint qu'on créât à la Faculté de Médecine une chaire d'Histoire médicale. Lettré très délicat, il était en commerce suivi avec tous les poètes : Horace n'avait pas de secrets pour lui et les classiques anciens ne l'empê-

1. En latin *speculum*.

chaient pas d'apprécier les modernes. Bibliophile raffiné, il aimait à lire les maîtres auteurs romantiques en de belles éditions et de somptueuses reliures. « C'est à ces romantiques qu'il avait pris le » goût de l'exotisme qui lui faisait parfois brusquement quitter son » service et sa clientèle, pour s'en aller, comme eût pu faire un » Gérard de Nerval, visiter Prague ou Odessa, — à la grande » stupeur de ses internes[1]. » Amoureux du Beau, il ne se lassait pas, des fenêtres de l'Hôtel-Dieu, son service fini, d'admirer Notre-Dame, dont il prétendait ne pas assez connaître les merveilles extérieures après des années de contemplation. Amateur passionné de musique, il fut même compositeur et fit représenter à la salle Dupré un opéra-comique : *Les filles du Doge*, œuvre charmante et gracieuse, très habilement orchestrée. Enfin artiste de goût, il a su manier l'ébauchoir avec dextérité et la médaille de Blandin n'est pas la seule œuvre qu'il ait créée : sa veuvè et quelques amis conservent pieusement des preuves tangibles de son réel talent de sculpteur.

Cusco avait la physionomie intelligente et le sourire bon. Sympathique à tous égards, c'était non seulement un chirurgien remarquable, d'une propreté minutieuse, — chose rare à l'époque, — mais aussi un dilettante et un artiste, une personnalité originale dont le souvenir mérite de ne pas être perdu.

3° **Médaille du soixantenaire de la Société médicale du IXme arrondissement de Paris.** — Au moment de clore cette étude consacrée aux médecins médailleurs, il convient de ne pas passer complètement sous silence une médaille qui n'offre certainement pas un grand intérêt artistique et qui n'a pas non plus une grande valeur documentaire, mais qui, signée seulement du nom d'un graveur bien connu, M. Alphée Dubois, a cependant été exécutée avec la collaboration d'un médecin, le Dr Henry Morau. C'est celle qui a été frappée à l'occasion du « Soixantenaire » de la Société médicale du IXme arrondissement de Paris. En voici la description :

Au milieu du champ uni, l'inscription en relief : SOCIÉTÉ MÉDICALE | DU NEUVIÈME | ARRONDISSEMENT | DE PARIS, en quatre lignes. Au-

1. Horace Blanchon, *Nos grands médecins d'aujourd'hui.* Paris, 1892.

dessous un trait et : 1835-1895. Plus bas, un cartouche avec l'inscription en relief : SEMPER VIRENS. — En haut du champ, un caducée (serpent enroulé d'un bâton ailé et terminé par une pomme de pin). — En bas, deux branches de laurier presque symétriques et nouées par un ruban, dont la gauche se termine par une branche de *Gelsemium semper virens*[1] (Jasmin de la Caroline). Près du listel, en bas : ALPHÉE DUBOIS, nom du graveur.

Revers. — Sur champ uni, l'inscription : FÊTE | DU | SOIXANTENAIRE | 1ER AVRIL 1895. Au-dessous, un espace laissé libre pour la gravure d'un nom ; listel perlé. Médaille ronde. — Module : 50 mm.

La Société médicale du IXe arrondissement, fondée en 1835 et comptant actuellement environ 250 membres, est de beaucoup le plus ancien, le plus nombreux et le plus important des groupements professionnels similaires de Paris.

Le 1er avril 1895, elle a célébré par une fête ses soixante ans d'âge. Une des principales attractions de la fête a été la distribution des médailles commémoratives de ce soixantième anniversaire. Un exemplaire en or a été offert au Secrétaire général, le Dr R. Jamin, une des personnalités les plus sympathiques du monde médical parisien ; quarante exemplaires en argent ont été distribués aux membres du Bureau, aux anciens présidents, et 250 en bronze aux membres de la Société ainsi qu'aux artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et de l'Odéon qui avaient pris part à la Soirée, le nom du titulaire étant gravé au revers de chaque exemplaire.

Cette médaille a été exécutée par le maître graveur Alphée Dubois ; mais la maquette en avait été composée par un des membres de la Société, alors secrétaire des séances, le Dr Henri Morau.

H. Morau, fils d'un fonctionnaire des colonies, était né aux Indes en 1859. Doué d'un esprit très cultivé et d'un tempérament d'artiste, il savait mener de front les occupations d'une importante clientèle et les travaux de science pure qu'il poursuivait à la Faculté de Médecine au laboratoire de Mathias Duval, professeur d'anatomie artistique à

1. De cette plante on extrait un alcaloïde, la *Gelsemine*, antinévralgique, qu'il convient de prescrire avec prudence.

l'École des Beaux-Arts à cette époque. C'est dans ses travaux de laboratoire qu'il contracta les germes de la maladie de poitrine à laquelle il succomba, à peine âgé de 40 ans (1899).

La devise « *Semper virens* », qu'on lit sur la médaille, rappelle une épithète que, dans un de ses rapports annuels comme secrétaire général, le Dr Jamin avait donnée à la Société en parlant de sa prospérité et de ses allures toujours jeunes, bien qu'un de ses membres en fasse partie depuis 1845 (le Dr Moissenet) et un autre depuis 1847 (le Dr Hérard). Et c'est pourquoi Morau a entouré la devise d'une branche de *Gelsemium* « *semper virens* ».

Cette médaille, ainsi que nous l'avons dit plus haut, n'a aucune prétention; mais elle a l'avantage de nous avoir permis d'évoquer le souvenir d'un médecin distingué mort trop tôt pour avoir pu, aux prises avec les nécessités de la lutte pour la vie, donner libre carrière à son tempérament artistique.

Juillet 1905.

Dr R. LACRONIQUE.



CHALON-SUR-SAONE. — IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND